

Isabelle Tremblay, *Le bonheur au féminin.
Stratégies narratives des romancières
des Lumières*

Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal,
coll. « Espace littéraire », 2012, 184 p.

Mélinda Caron
Fordham University

Quel bonheur pour les femmes au XVIII^e siècle ? Selon Isabelle Tremblay, qui vient de publier *Le bonheur au féminin. Stratégies narratives des romancières des Lumières*, la réponse serait à chercher non pas sous la plume des philosophes, mais plutôt chez les personnages imaginés par les principales intéressées.

Cet ouvrage propose une étude des trajectoires féminines se profilant dans les romans des nombreuses femmes, plus ou moins connues de la critique, qui se sont alors tournées vers la fiction. Isabelle Tremblay perçoit dans cet ensemble une nette volonté de mettre en doute les valeurs traditionnelles de l'époque. Elle y voit aussi l'expression d'un désir de changement, dimension revendicatrice qui distinguerait les romans féminins du XVIII^e siècle de ceux du siècle précédent. Envisagé d'entrée de jeu comme « le lieu de l'émergence d'une réflexion nouvelle sur la condition des femmes » (p. 9), le roman donnerait à lire « la disposition des personnages féminins au bonheur » (p. 21) et, par conséquent, permettrait de penser les moyens concourant à sa réalisation. C'est à l'imaginaire romanesque du long XVIII^e siècle (1699-1804) que s'intéresse Isabelle Tremblay, dont le travail frappe d'abord par l'abondance des sources primaires qui y sont traitées et le remarquable esprit de synthèse qui en guide l'organisation. La perspective y est doublement féminine, puisque les œuvres étudiées ont toutes été écrites par des femmes et que l'analyse se concentre essentiellement sur leurs héroïnes.

Conditions réelles, réponses fictionnelles

Centrale dans ce livre, la question du bonheur des femmes est d'emblée présentée à partir des travaux de Robert Mauzi. Incontournable, certes, cette source n'en demeure pas moins l'initiatrice de nombreuses recherches qui ne font malheureusement pas l'objet d'une présentation en introduction. Cela ne manque pas d'étonner, d'autant plus que

la bibliographie fournit une liste importante de titres d'ouvrages et d'articles qui y sont consacrés. Les considérations différentialistes de philosophes contemporains aux romancières — celles de Diderot, celles de Condorcet — sont ensuite mentionnées, mais c'est davantage aux femmes des Lumières ayant mis par écrit leurs réflexions sur le bonheur qu'Isabelle Tremblay laisse la parole en ouverture de son livre. Pour Anne-Thérèse de Lambert, Émilie du Châtelet, Madeleine de Puisieux et Louise d'Épinay, le bonheur se formule d'abord en termes d'épanouissement personnel et de sentiment d'accomplissement, ce qui guidera l'ensemble de l'analyse des six chapitres qui suivent.

Le bonheur au féminin présente, dans un premier temps, une étude des passages obligés de la féminité, c'est-à-dire du mariage, de la maternité et de la vertu. La deuxième partie, symétriquement composée de trois chapitres, recense les principales sources de bonheur évoquées par les romancières : l'étude, l'amitié entre femmes et une certaine conception de l'amour, notamment de l'amour conjugal. Un « Tableau de la condition féminine » précède ces analyses et offre une synthèse des abus de pouvoir dénoncés dans le corpus étudié. Celui-ci comprend des œuvres bien connues de la critique, comme celles de Françoise de Graffigny, Claudine de Tencin, Marie-Jeanne Riccoboni, Louise d'Épinay, Félicité de Genlis et Isabelle de Charrière, de même que des romans beaucoup plus obscurs, comme ceux de Mmes de Belvo, de Beccary et de Laboureys, de Mmes Méheust, Monnet et Montolieu ou encore de Mlles Brohon, de Milly et de Fontette de Sommary. Vaste corpus, donc, à partir duquel sont explorées les conditions d'aliénation des femmes telles qu'elles ont été mises en fiction, puis présentées les solutions romanesques qui y ont été apportées.

Représenter l'existence des femmes

Le mariage, la maternité et la vertu occupent respectivement les trois premiers chapitres du livre. Sources de plaintes, sinon de révolte chez les personnages féminins, ces dimensions quasi inévitables de l'existence des femmes échouent toutes à procurer le bonheur qu'elles font miroiter aux jeunes filles dans l'édifice patriarcal. Thème souvent abordé de manière ironique, en particulier dans les écrits de Louise d'Épinay et de Marie-Jeanne Riccoboni, le mariage est notamment représenté par le biais des violences conjugales. Selon Isabelle Tremblay, les mauvais traitements subis par les héroïnes sont l'expression de la non-reconnaissance de la différence des femmes par leurs maris. La seule réponse qu'on ait pu leur apporter se situe dans la fuite, laquelle se traduit tantôt par le retrait au couvent, ce que mettent en scène Mmes Leprince de Beaumont et Gacon-Dufour, tantôt par la séparation de biens, ainsi que l'illustrent Mmes d'Épinay et de Kéralio. L'exil volontaire et le goût pour la solitude sont d'autres signes d'évasion, comme le montre Zilia, personnage au statut privilégié qui, chez Mme de Graffigny, a les moyens financiers de se soustraire aux exigences mondaines pour mener une vie sans engagement.

Nouvelle source de désillusion, la maternité offre, pour sa part, un mode de compensation aux femmes grâce au pouvoir que peut leur conférer l'éducation des enfants. Le sentiment d'accomplissement que procure le rôle pédagogique se double d'une autorité laissant à l'éducatrice la possibilité de s'affirmer en tant que sujet. En regard des connaissances transmises, plusieurs romancières, dont Mmes de La Guesnerie et de Malarme, ont accordé une place toute particulière à la

formation pratique des filles afin de leur donner la chance de se réaliser hors l'espace familial et de les protéger contre les vicissitudes que risque de leur apporter l'avenir. Elles insistent aussi sur l'importance de l'étendue de leur savoir et souhaitent que leur soit prodiguée une éducation semblable à celle des garçons. Les objectifs utilitaires de l'instruction traditionnelle, qui visait à former des mères et des épouses soumises, sont ainsi réévalués en vue d'assurer aux personnages féminins une certaine autonomie.

Investie d'une valeur réparatrice et se présentant tel un « remède à l'aporie de la condition féminine » (p. 82), la vertu que proposent généralement les modèles de l'époque fait, par ailleurs, l'objet d'une vive critique. Esprit de sacrifice et chasteté, humilité et bienséance sont délaissés au profit de l'estime et de la connaissance de soi, que prônent dans leurs essais Mmes de Lambert et du Châtelet. Selon les héroïnes étudiées, notamment dans les œuvres de la baronne d'Andlau et de Louise Épinay, il importe plutôt de développer sa capacité d'introspection en vue de trouver en soi la paix et la tranquillité, mais aussi le courage et la force d'agir. Au final, ce qui se dégage de ce premier mouvement d'analyse, c'est justement la manière dont les personnages féminins doivent s'en remettre à eux-mêmes pour remédier aux insatisfactions de leur existence. La grande question posée par les femmes essayistes des Lumières — comment devenir heureuse par soi-même ? — anime également les romancières, dont les solutions s'appuient sur deux notions clefs qui guident les lectures d'Isabelle Tremblay et imprègnent tout particulièrement la deuxième partie de son livre : l'espace et le pouvoir.

Imaginer le bonheur au féminin

Les trois principaux moyens dégagés du corpus rassemblé pour parvenir au bonheur résident dans l'étude et la lecture, l'amitié partagée entre femmes et l'amour vécu hors du schème de l'amour-passion. Dans les œuvres des romancières, loin d'entraîner un effet néfaste sur la sensibilité féminine, comme dans nombre de romans écrits par leurs contemporains, la lecture constitue un mode d'épanouissement valorisé pour son pouvoir réflexif et la manière dont il peut fournir compensation à une réalité décevante. Elle permet aussi d'avoir un contrôle plus grand sur son environnement en en comprenant mieux les ressorts : vaincre l'ignorance signifie dépasser son état de dépendance. À la piété et à l'obéissance habituellement associées à l'acquisition d'un savoir par les femmes, les romancières opposent comme objectifs le développement d'un esprit critique et la capacité à s'affirmer.

Le cinquième chapitre, consacré à l'amitié, est l'occasion d'aborder les romans épistolaires du corpus, qui présentent bien souvent des échanges de lettres entre confidentes. Protection, consolation et secours, entraide, réconfort et soulagement, tels sont les signes de la complicité féminine nourrissant ces correspondances. Dans les romans de la comtesse de Miremont et de Mlle Poulain de Nogent, ou encore dans ceux de Mmes Riccoboni et d'Épinay, la lettre devient le lieu privilégié de l'expression de la désillusion, mais aussi d'une meilleure connaissance de soi. Isabelle Tremblay montre bien comment le « nous » de connivence qui scelle, dans le secret, l'alliance des épistolières s'étend jusqu'aux femmes du public et associe ainsi héroïnes et lectrices. En outre, la solidité des liens

amicaux, la confiance sur laquelle ils reposent ainsi que les valeurs de générosité, d'entraide, de solidarité et de fidélité qui les caractérisent distinguent très nettement l'amitié féminine de la relation amoureuse.

Alors que l'amour-passion, tel que représenté par les romanciers, se fonde sur un rapport de forces dans lequel les femmes se trouvent inévitablement soumises à leurs amants, les sentiments amoureux mis de l'avant par les romancières ne s'articulent pas sur une logique de conquête faisant des femmes des objets de valorisation masculine, mais plutôt sur des valeurs de respect mutuel et de confiance réciproque. Difficile à imaginer de façon réaliste, toutefois, cet idéal entraîne plusieurs héroïnes à vivre leur amour dans le secret, soit dans le silence, soit par l'entretien de la distance. Nombreux sont les personnages féminins trompés par leurs amants. Aussi la seule liberté dont ils puissent jouir semble de résister à l'union amoureuse et de faire du sentiment, davantage que de l'homme qui l'inspire, le véritable objet de leur occupation. Voilà précisément ce que mettent en lumière les analyses les plus minutieuses d'Isabelle Tremblay, qui portent sur les *Lettres de Fanni Butlerd* de Marie-Jeanne Riccoboni et les *Lettres écrites en 1743 et 1744* de Catherine de Belvo. La rationalité qui s'en dégage s'articule non pas sur l'idée qu'il faille rendre heureux pour le devenir, mais plutôt, tout comme chez la marquise de Lambert, sur l'idée que le fait d'aimer est lui-même susceptible de procurer satisfaction. Le chapitre se termine sur une autre conception du mariage de raison, lequel reposerait sur l'assurance, pour une jeune épouse, d'être aimée de son mari, quitte à ce que, elle, ne l'aime pas. La conclusion tirée de ce tableau est que l'amour conjugal ne représente plus une source

de bonheur pour les héroïnes, en particulier dans les dernières décennies du XVIII^e siècle.

Penser le genre – féminin et romanesque

Pour en venir à ces conclusions, il a fallu départager les romans du XVIII^e siècle en fonction du sexe de leurs auteurs. L'historienne des lettres reconnaît qu'« il n'existe pas une essence du "roman féminin" et qu'il est vain de parler de "roman de femmes" », mais elle défend son approche en insistant sur le fait que « ce mode de lecture paraît néanmoins nécessaire à l'émergence d'une conception nouvelle du genre romanesque » (p. 149). Fort bienvenues, ces remarques nous invitent cependant à nous interroger sur la manière dont ont été lus les textes rassemblés dans cette enquête. La démarche a-t-elle été aussi inductive que la construction du livre le laisse penser ? Il semble que l'on puisse en douter, tant les ressources mises en scène par les romancières se révèlent en harmonie avec les enjeux fondamentaux qui ont marqué l'histoire des femmes qui était à venir.

L'émergence d'une parole revendicatrice se dégage de ces romans, dans lesquels l'éducation ne confine plus seulement aux rôles de mère et d'épouse; la maternité n'est plus une finalité; l'action féminine peut trouver une utilité et une légitimité en dehors des structures familiales; le couple ne repose plus sur un rapport de conquête et de soumission. On l'a vu, une réflexion d'ordre spatial sous-tend ces différents constats et va de pair avec l'étude de la représentation des formes de pouvoir que les personnages développent dans

l'imaginaire des romancières. Que leur fuite se traduise en termes d'isolement, de refuge au couvent, de plongée dans les souvenirs, de rêveries amoureuses, de projets d'éducation, de confidences épistolaires, de lectures ou d'entreprises d'écriture, elle est toujours analysée tel un lieu, physique ou symbolique, favorable à l'expression de soi et à l'acquisition d'un certain contrôle sur son environnement. Cela n'est pas sans rappeler l'essai d'une célèbre auteure anglaise qui allait plus tard démontrer l'importance, pour les femmes, d'avoir une *chambre à soi...* Il est bien difficile de ne pas penser que les dimensions retenues pour l'organisation de l'analyse aient été prédéterminées par la manière dont les revendications féminines ont ensuite été formulées. Et cela soulève une autre question : s'agit-il d'un livre portant sur « l'émergence d'une conception nouvelle du genre romanesque » (p. 149), ainsi qu'on le précise dans la conclusion, ou bien de l'émergence d'une représentation nouvelle du féminin, qui aurait d'abord pris place dans la fiction ? La dernière option paraît plus juste, ce que conforte d'ailleurs le fait que l'étude procurée n'aborde pas les particularités formelles et génériques des textes, mais essentiellement les caractéristiques de leur « personnel féminin ».

En ce qui concerne les œuvres elles-mêmes, quoique la synthèse qu'on en propose soit très claire et toujours bien amenée, elles ne font l'objet d'aucune présentation, ne serait-ce que de manière succincte, voire dans un document figurant en annexe. Il aurait pourtant été utile d'offrir aux lecteurs la possibilité de satisfaire leur curiosité, que la mention de dizaines de titres et de noms de romancières ne manque pas de piquer. Cela dit, l'objectif du livre étant de mettre au jour des stratégies fictionnelles, la mise à l'écart de la biographie sert

efficacement le propos, puisqu'il n'y est vraiment question que d'héroïnes et de fiction. Enfin, peu de distinctions chronologiques sont établies entre ces nombreux romans qui sont parus ou ont été écrits sur une période de plus de cent ans. L'exemple le plus frappant concerne les années révolutionnaires : si, dans l'introduction, on annonce la liberté dont auraient alors joui les romancières, rien ne nous permet d'en prendre la mesure dans la suite de l'ouvrage.

À en juger d'après la bibliographie, abondante et fort utile pour qui souhaite trouver rapidement des références sur une romancière ou un champ de recherche en particulier, le travail accompli par Isabelle Tremblay dans le cadre de sa thèse de doctorat, dont est issu ce livre, n'aurait vraisemblablement pas donné prise à l'expression de ces quelques bémols. Nombreux sont les titres qui y figurent et qui n'apparaissent pas dans le corps (ou dans les notes) du texte publié, ce qui laisse parfois penser que l'effort de synthèse se serait fait au prix d'une économie du commentaire critique. Néanmoins, l'ensemble est riche, varié et éclairant. Les analyses du *Bonheur au féminin* restent au plus près des œuvres étudiées, ce qui leur confère un grand mérite : celui de faire le jour sur l'ampleur du corpus romanesque qui revient aux femmes du XVIII^e siècle. Le travail d'Isabelle Tremblay nous révèle un tout autre imaginaire que celui, devenu canonique, des romanciers des Lumières, ce qu'il y a tout lieu de découvrir et d'apprécier.